

Chapitre 17 – Un nouveau souffle lyrique

Table des matières

Chapitre 17 – Un nouveau souffle lyrique.....	1
Texte 1 Char, « Congé au vent », 1945, p.216.....	2
Texte 2 Saint-John Perse, <i>Vents</i> , 1945, p.217	3
Texte 3 Senghor, « Kaya-Magan », 1956, p.218.....	5
Texte 4 Bonnefoy, « La maison natale », 2001, p.219	7
Texte 5 Bancquart, <i>Verticale du secret</i> , 2007, p.220.....	9
Texte écho Maulpoix, <i>Pour un lyrisme critique</i> , 2009, p.221	11

Texte 1 Char, « Congé au vent », 1945, p.216

À flancs de coteau du village bivouaquent des champs fournis de mimosas. À l'époque de la cueillette, il arrive que, loin de leur endroit, on fasse la rencontre extrêmement odorante d'une fille dont les bras se sont occupés durant la journée aux fragiles branches. Pareille à une lampe dont l'auréole de clarté serait de
5 parfum, elle s'en va, le dos tourné au soleil couchant.

Il serait sacrilège¹ de lui adresser la parole.

L'espadrille foulant l'herbe, cédez-lui le pas du chemin. Peut-être aurez-vous la chance de distinguer sur ses lèvres la chimère² de l'humidité de la Nuit ?

René Char, « Congé au vent », *Seuls demeurent*, © Éditions Gallimard, 1945.

1. Absolument interdit, car contraire à des principes religieux ou moraux.
2. À l'origine, être imaginaire composé de plusieurs animaux. Une chimère est aussi un organisme composé de parties disparates. Dans le langage courant, chimère signifie « illusion »

Texte 2 Saint-John Perse, *Vents*, 1945, p.217

C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,
De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire¹ ni de gîte,
Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, hommes de paille²,
En l'an de paille sur leur erre³... Ah ! oui, de très grands vents sur toutes faces

de vivants !

5 Flairant la pourpre, le cilice, flairant l'ivoire et le tesson⁴, flairant le monde entier

des choses

Et qui couraient à leur office⁵ sur nos plus grands versets d'athlètes, de poètes
C'étaient de très grands vents en quête sur toutes pistes de ce monde
Sur toutes choses périssables, sur toutes choses saisissables, parmi le monde entier

des choses... [...]

Car tout un siècle s'ébruitait dans la sécheresse de la paille, parmi d'étranges

désinences⁶ : à bout de cosses⁷, de siliques⁸, à bout de choses frémissantes,

10 Comme un grand arbre sous ses hardes et ses haillons de l'autre hiver, portant

livrée⁹ de l'année morte ;

Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles de bois mort et ses corolles

de terre cuite –

Très grand arbre mendiant qui a fripé son patrimoine, face brûlée d'amour et de

violence où le désir encore va chanter.

« ô toi, désir, qui vas chanter... » Et ne voilà-t-il pas déjà toute ma page elle-même

bruissante

Saint-John Perse, *Vents*, chant I, suite 1, © Éditions Gallimard, 1945.

1. Nid d'un aigle, terrain plat ou terme de marine désignant la direction du vent.
2. Hommes de peu de poids.
3. Façon de marcher, vitesse d'un navire, ou traces d'animal.
4. Pourpre : le pouvoir des riches hommes d'église. Cilice : le pouvoir spirituel.
Ivoire : la monarchie. Tesson : la démocratie.
5. Fonction.
6. Terminaison grammaticale ou terminaison d'un organe en botanique.
7. Enveloppe qui renferme les graines d'une plante.
8. Fruits secs.
9. Vêtement.

Texte 3 Senghor, « Kaya-Magan », 1956, p.218

Kaya-Magan est le titre que portaient les souverains du légendaire empire du Wagadou, au Mali. Ce poème expose la conception du mythe monarchique chez Senghor, qui devient, cinq ans plus tard, président de la République de son pays.

KAYA-MAGAN je suis ! la personne première

Roi de la nuit noire de la nuit d'argent, roi de la nuit de verre.

Paissez¹ mes antilopes à l'abri des lions, distants au charme de ma voix.

Le ravissement de vous émaillant les plaines du silence

5 Vous voici quotidiennement mes fleurs mes étoiles, vous voici à la joie de mon festin.

Donc paissez mes mamelles d'abondance, et je ne mange pas qui suis source de joie

Paissez mes seins forts d'homme, l'herbe de lait qui luit sur ma poitrine.

Que l'on allume chaque soir douze mille étoiles sur la Grand-Place

Que l'on chauffe douze mille écuelles cerclées du serpent de la mer pour mes sujets

10 Très pieux, pour les faons de mon flanc, les résidents de ma maison et leurs clients

Les Guélowars² des neuf tatas³ et les villages des brousses barbares

Pour tous ceux-là qui sont entrés par les quatre portes sculptées – la marche

Solennelle de mes peuples patients ! leurs pas se perdent dans les sables de

l'Histoire

Pour les blancs du Septentrion⁴, les nègres du Midi⁵ d'un bleu si doux.

15 Mangez et dormez enfants de ma sève, et vivez votre vie des grandes profondeurs

Et paix sur vous qui déclinez. Vous respirez par mes narines.

Je dis KAYA-MAGAN je suis ! Roi de la lune, j'unis la nuit

Et le jour

Je suis Prince du Nord du Sud, du Soleil-levant Prince

20 Et du soleil-couchant.

Léopold Sédar Senghor, « Kaya-Magan », *Éthiopiennes*, © Le Seuil, 1956.

1. Du verbe « paître » : brouter.

2. Membres de la noblesse de Gabou, un ancien royaume d'Afrique de l'Ouest.

3. Murailles faites de terre mélangée à de la paille. Une légende les compare aux neufs enfants qu'aurait eus une reine noire, installés dans neuf villages.

4. Nord.

5. Sud.

Texte 4 Bonnefoy, « La maison natale », 2001, p.219

La « maison natale » est le lieu des origines, à partir duquel l'enfant-narrateur retrace son parcours poétique en douze poèmes. Dans cet avant-dernier poème (section XI), nous sommes loin de la maison natale de Tours, en pleine errance.

Et je repars, et c'est sur un chemin

Qui monte et tourne, bruyère, dunes

Au-dessus d'un bruit encore invisible, avec parfois

Le bien furtif du chardon bleu¹ des sables.

5 Ici le temps se creuse, c'est déjà

L'eau éternelle à bouger dans l'écume,

Je suis bientôt à deux pas du rivage.

Et je vois qu'un navire attend au large,

Noir, tel un candélabre² à nombre de branches

10 Qu'enveloppent des flammes et des fumées.

Qu'allons-nous faire ? crie-t-on de toutes parts,

Ne faut-il pas aider ceux qui là-bas

Nous demandent rivage ? oui, clame l'ombre,

Et je vois des nageurs qui, dans la nuit,

15 Se portent vers le navire, soutenant

D'une main au-dessus de l'eau agitée

Des lampes, aux longues banderoles de couleur.

La beauté même, en son lieu de naissance,

Quand elle n'est encore que vérité.

Yves Bonnefoy, *Les Planches courbes*, « La maison natale », © Éditions Gallimard,
2001.

1. Plante épineuse aux fleurs bleues, symbole christique de l'Espérance.
2. Grand chandelier.

Texte 5 Bancquart, *Verticale du secret*, 2007, p.220

Je voudrais pouvoir palper tes notes
dans une caverne sans lumière, sans reflets
où deviendrait sensible
le grain de leur chair

5 je voudrais pouvoir
confondre cette chair avec la mienne
la faire entrer comme
en inversion
d'un accouchement

10 dans mon corps
dans
une réelle peau du son,
dans tout l'impossible.

En replantant des ellébores¹

15 je te parle
de nourrir le cosmos :
rien que cela
une cuillerée de terre
pour la racine encore visible

20 une cuillerée
pour achever d'emplir le pot

une

pour le globe tout entier

la dernière

25 pour sa verticale vers l'énigme.

Marie-Claire Bancquart, *Verticale du secret*, © Obsidiane, 2007.

1. Plante dont la racine toxique serait un remède contre la démence.

Texte écho Maulpoix, *Pour un lyrisme critique*, 2009, p.221

« Instinct de ciel » : éperdument, le lyrisme, en nous, s'oriente vers autre chose. Il appelle, il aspire. « Fuir, là-bas fuir », semble-t-il répéter en vain. Mais il ne tourne pas pour autant le dos à ce monde-ci : il rend plus proche et plus sensible ce qui est, en le confrontant à ce qui n'est pas. Tel est le curieux savoir
5 du poème : en y fréquentant l'impossible, on y prend la mesure du possible. [...] Aujourd'hui, c'est marée basse ! Ni chants de sirènes, ni tempêtes sublimes : nous ne recueillons sur la plage lessivée que les embruns salés des vagues et ce butin maigre de bois flottés, de coquilles et de morceaux de verre que le profond silence des mers avec parcimonie¹ nous octroie.

10 Le lyrisme est un terrain vague : espace indéfini, sans borne, où échouent toutes sortes d'objets étranges : écorchures du monde ou du cœur, sans valeur établie ni signification. [...] Moins célébrante, moins chantante, moins orante², moins crédule, moins harmonieuse, moins consolatrice, moins émerveillante et poétique que jamais,
15 la poésie fait face à son temps. Plus questionneuse, plus décousue, plus rapide, hétérogène et prosaïque, elle a appris à « en rabattre » dans ses prétentions ou ses espérances. Plus ahurie et plus savante à la fois, elle s'est faite critique, et d'abord d'elle-même, et de cette parole que nous sommes. Elle s'en prend aux idées toutes faites et s'efforce de voir la langue afin de la réarticuler.

Jean-Michel Maulpoix, *Pour un lyrisme critique*, © Corti, 2009.

1. En petite quantité.

2. En prière.